

O.V. DE L. MILOSZ

La Berlino arrêtée
dans la nuit

Anthologie poétique

Préface de Jean Bellemin-Noël

Postface de Czeslaw Milosz

Édition de Jean-Baptiste Para



nrf

Poésie / Gallimard

*Ce volume,
le trois cent trente-troisième
de la collection Poésie,
a été composé par Interligne et
achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 23 mars 1999.*

Dépôt légal : mars 1999.

Numéro d'imprimeur : 818.

ISBN 2-07-040629-6./Imprimé en France.

COLLECTION POÉSIE

ŒUVRES COMPLÈTES
D'O. V. DE L. MILOSZ

*Aux Éditions André Silvaire **

TOME I. POÉSIES I : *Le Poème des Décadences. Les Sept Solitudes.*

TOME II. POÉSIES II : *Les Éléments. Autres poèmes. Symphonies. Nihumîm. Adramandoni. La Confession de Lémuel. Derniers poèmes.*

TOME III. THÉÂTRE I : *Miguel Mañara. Traduction fragmentaire de Faust.*

TOME IV. THÉÂTRE II : *Don Juan. Méphiboseth.*

TOME V. ROMAN I : *L'Amoureuse Initiation.*

TOME VI. *Contes et Fabliaux de la vieille Lithuanie.*

TOME VII. PHILOSOPHIE I : *Ars Magna. Les Origines ibériques du peuple juif. L'Apocalypse de saint Jean déchiffrée. La Clef de l'Apocalypse.*

TOME VIII. PHILOSOPHIE II : *Les Arcanes. Notes exégétiques.*

TOME IX. *Contes lithuaniens de ma Mère l'Oye. Daïnos. Les Origines de la nation lithuanienne.*

TOME X. *Chefs-d'œuvre lyriques du Nord (Angleterre, Allemagne).*

TOME XI. THÉÂTRE III : *Saul de Tarse. Daïnos. Diverses traductions.*

TOME XII. ROMAN II : *Les Zborowski. Très simple histoire d'un Monsieur Trix-Trix, pitre. Le Cahier déchiré. Poèmes inédits ou retrouvés.*

TOME XIII. *Deux messianismes politiques. Vilna et la civilisation européenne. L'Alliance des États baltiques. L'Emprise allemande sur la Russie.*

TOME XIV (à paraître). INÉDITS ET VARIA : *Poésie. Ésotérisme. Préfaces. Études. Autobiographie. Roman. Théâtre. Folklore.*

Autres publications : voir bibliographie, p. 242.

* 20, rue Domat, 75005 Paris.

O. V. DE L. MIŁOŚZ

La Berlino
arrêlée
dans la nuit

Anthologie poétique

Préface de Jean Bellemin-Noël

Postface de Czesław Miłosz

ÉDITION DE JEAN-BAPTISTE PARA

nrf

GALLIMARD

© *Éditions André Silvaire, 1958 et 1960,*
pour les textes d'O. V. de L. Milosz.

© « *Kultura* », *Paris, 1959, pour la postface de Czeslaw Milosz*
extraite de Rodzinna Europa (Une autre Europe).

© *Éditions Gallimard,*
1964, pour la traduction française de la postface,
1999, pour la préface, le choix et la bio-bibliographie.

Milosz point de départ

Milosz n'est pas un poète : c'est trois poètes en un. J'ai le sentiment de prononcer cette formule avec un brin de provocation, car étant donné le fond profond de religion qu'il possédait, et de religion foncièrement chrétienne, il n'eût guère apprécié d'être ainsi mis en parallèle avec la seule Trinité qui comptait à ses yeux, celle qui nous vient du Nouveau Testament.

On pourrait dire de même, là encore par provocation, que Milosz n'est pas un poète français, que c'est un poète européen de langue française. Né dans ce qui était vers la fin du siècle dernier « la lointaine Lithuanie », ayant appris dans son enfance et pratiqué dans sa jeunesse quatre ou cinq de nos langues, ayant acquis la culture française sans la séparer, dès le départ, de l'allemande, de la polonaise, de l'anglaise, voire de la russe, puis des cultures hébraïque et basque, il faut reconnaître, pour s'en féliciter, que sa parole poétique a su trouver un accent étrange sur le fonds des accents étran-

gers multiples qui ont marqué son discours et sa voix. Le poète a su prouver qu'il a une langue d'écriture, le français ; l'homme d'action, le penseur, l'essayiste ont pu montrer qu'il possédait un langage cosmopolite, héritier de tous les courants de pensée d'Occident.

Car Milosz n'a pas de lieu unique. Il n'a jamais eu de résidence permanente. Le gros de son temps, il le passa certes à Paris, dans de multiples appartements, mais ses douze premières années furent non loin de Vilnius, les six dernières à Fontainebleau : dans l'intervalle, un perpétuel pèlerinage à travers l'Europe des riches et des diplomates, aux endroits marqués par des souvenirs mythiques qui dépassaient son existence, le domaine ancestral de Lithuanie, l'Italie de l'aïeule paternelle, le ghetto de Varsovie côté maternel, la Suisse de Nietzsche et des hautes montagnes, la Germanie des musiciens, l'Espagne de Don Quichotte, le Londres des bas-fonds pittoresques, et tous les ports d'où l'on s'embarque vers l'ennui pour y revenir se dégoûter des plaisirs d'une vie factice. Ce fut une circulation incessante durant quarante ans, puis un arrêt, et un enracinement de plus en plus ferme, de plus en plus intense. Le fixer quelque part, c'est fausser la réalité d'un espace et d'un temps où il ne fut jamais tout à fait en place, pas plus qu'il ne s'y sentit à sa place. Partout, l'ailleurs était son site, l'attirait, le hantait.

Comme le hantait le jadis — notons que c'est

son goût de substantiver volontiers nos adverbes. Pas de temps plus que de lieu. Au point que personne n'affirmera sans précaution et que beaucoup même récuseraient en doute qu'il ait été un écrivain, voire un homme, du ^{xx}e siècle. Cet ancrage-là ne serait vrai qu'à la condition de rappeler, ou de ne pas oublier, que le roman dans lequel il s'est incarné comme son propre héros à la fois dérisoire et sublime, L'Amoureuse Initiation, se passe dans la Venise du ^{xviii}e siècle... Que les femmes idéales auxquelles il adressa ses lettres d'amour en forme de poèmes furent d'abord les héroïnes d'Edgar Poe... Que le mot « patrie » désigne pour lui « le vieux pays lithuan » de la fin du Moyen Âge quand ce n'est pas la Judée de son lignage maternel... Que les seuls livres que cet amoureux de la littérature ne lisait à peu près jamais sont ceux qui ont vu le jour dans notre siècle... Et pourtant, il sut déguster la France des années folles, survivre à la tourmente de 1914, s'accommoder du flottement des années vingt. Pourtant, il se désespéra de n'oser point aimer totalement telle femme de chair, comme avait fait avant lui Kierkegaard et comme faisait Kafka dans le même moment. Pourtant, il se battit activement pour faire reconnaître à son petit pays une place libre, sa place dans l'Europe au lendemain de 1918. Pourtant, la poésie qu'il écrivit apparaît bien de notre temps : moderne dans sa forme si peu formelle, dans son incantation polyphonique, dans son langage avide ou dévoré de vérité.

*

Trois poètes en un, posais-je en commençant. Un symboliste, même un peu « décadent », comme on disait sur la fin du XIX^e siècle. En outre un romantique, à l'allemande ou à l'anglaise, car son admiration le portait vers les poètes qu'il a traduits, Goethe et Schiller, Byron et Shelley, ainsi que leurs émules polonais, Mickiewicz, Norwid, Towianski. Pour finir, un mystique, d'une totale originalité par rapport à ceux que l'on a coutume de baptiser ainsi : d'un mysticisme essentiel, intemporel, qui s'enracinait dans la Gnose des Anciens comme dans la Kabbale des Juifs, qui se laissait fasciner par les Illuminés de toute espèce des époques plus récentes, Jacob Boehme, Swedenborg, Louis-Claude de Saint-Martin, et qui ne répugna point, pour nourrir une foi toujours inquiète, à emprunter aux ésotériques du dernier quart de siècle, francs-maçons et autres Rose + Croix. Mais ces trois poètes-là n'ont qu'une seule intonation, reconnaissable entre toutes.

Pour qui veut goûter à fond cette poésie, trois sentiments sont encore nécessaires, que l'on peut tenir pour les composants d'une attitude, d'une certitude unique : le culte de l'enfance. Entendons bien par là le goût et la quête des origines. L'origine de l'Homme ; celle des peuples ; celle de cet homme qu'il fut, lui, Milosz ; celle, surtout, des autres qu'il aimait, qu'il chérissait plus vivement à mesure

qu'ils lui semblaient s'approcher davantage de la merveilleuse époque évanouie de la confusion, ou de la fusion, avec l'originel. Car l'enfance, pour lui cela veut dire un temps plus vieux que toutes les ruptures, antérieur aux séparations terrestres comme aux exils spirituels. Milosz est d'abord l'enfant qui s'est senti abandonné et qui plus jamais n'a pu se résigner à aucune sorte de coupure. Ni avec la mère, ni avec la Lithuanie, ni avec le monde idéal, ni avec le Paradis, ni avec le Créateur. Ni surtout, peut-être, avec soi-même.

Trois sentiments, donc. Le premier qui nous vient à l'esprit, le premier qui nous monte à l'âme, est sans conteste la nostalgie ; et c'est par là, c'est pour cela que Milosz est le plus connu, le plus souvent cité. Le second serait la tendresse : un bruissement de cœur dont on sent bien que c'est le point où il est le plus fort, où il s'épanouit et nous touche le plus en profondeur. Le troisième, qui marque la limite extrême de son originalité, puisqu'il faut le très bien connaître pour l'apprécier, et pour d'abord le comprendre, nommons-le le sens du mystère. Il ne nous reste plus qu'à faire en sorte que tout cela prenne vie dans le détail au fil même des textes.

*

Qui souhaite se faire une idée, au moins avoir un sentiment juste de ce qu'est « Milosz-la-Nostalgie », il suffit qu'il prenne la peine, ou plutôt qu'il

s'offre le plaisir d'écouter le souffle d'origine qui anime sa poésie première, celle du tournant du siècle. Il s'entendra murmurer à l'oreille comme une aria du passé riche en parfums violents, disons : un thème de Baudelaire chanté sur un air de Verlaine. Des vers qui poussent à la perfection l'ébauche que forment ses premiers poèmes d'adolescence, que nous avons retrouvés, qui furent écrits au lycée à Paris, — ébauche où se lisait l'admiration pour les grands noms de nos lettres, de Nerval à Mallarmé.

Si je ne choisissais que trois exemples, ils seraient extraits du recueil Les Sept Solitudes, — au titre transparent, qui allie le sept, déjà nombre magique, chiffre de la totalité, des jours de la semaine, de l'homme joint à la femme, avec, d'emblée, la jubilation et la souffrance d'être très seul au monde : « Le Vieux Jour », « Dans un Pays d'Enfance », « Et surtout que... » :

Le vieux jour qui n'a pas de but veut que l'on vive
Et que l'on pleure et se plaigne avec sa pluie et son
vent.

Pourquoi ne veut-il pas dormir toujours à l'auberge
des nuits

Le jour qui menace les heures de son bâton de mendiant ?

La lumière est tiède aux dortoirs de l'hôpital de
la vie ;

La blancheur patiente des murs est faite de chères
pensées.

[...] Parle-moi des amis qui sont morts il y a long-
temps.

Ils dorment dans des tombeaux que nous ne verrons
jamais,

Là-bas bien loin, dans un pays couleur de silence et
de temps.

S'ils revenaient, comme nous saurions les aimer !
[...]

*

Dans un pays d'enfance retrouvée en larmes,
Dans une ville de battements de cœur morts,
(De battements d'essor tout un berceur vacarme,
De battements d'ailes des oiseaux de la mort,
De clapotis d'ailes noires sur l'eau de mort).

Dans un passé hors du temps, malade de charme,
Les chers yeux de deuil de l'amour brûlent encore
D'un doux feu de minéral roux, d'un triste charme
[...]

*

— Et surtout que Demain n'apprenne pas où je
suis —

Les bois, les bois sont pleins de baies noires —

Ta voix est comme un son de lune dans le vieux
puits
Où l'écho, l'écho de juin vient boire.

Et que nul ne prononce mon nom là-bas, en rêve,
Les temps, les temps sont bien accomplis — [...]

Ces poèmes vont plus loin dans l'émotion, plus au fond dans l'ébranlement que d'autres aussi fameux et qui ont fait entrer Milosz dans les anthologies de la poésie française, — par exemple la petite princesse égyptienne de « Karomama », ou le cimetière de Lofoten de « Tous les Morts sont ivres »...

C'est ici, en effet, que l'on perçoit le mieux cette nostalgie — ce « désir du retour » ou ce « mal du pays », chaque langue le module à sa façon — qui plonge bien au-delà de l'attachement au passé ressouvenu, qui rejoint l'antérieur même de la vie : une espèce de non-temps et de non-lieu où l'on trouverait occasion de fraterniser avec les morts, avec ces presque-morts, ces bientôt-morts, ces déjà-morts qui peuplent la terre alentour de notre propre malheur. Quel art faut-il avoir mûri au fond de soi pour préparer, pour rythmer, pour insinuer en nous cette phrase toute simple sur laquelle nous nous prenons à rêver, qui nous parle d'on ne sait trop qui : « S'ils revenaient, comme nous saurions les aimer ! »

*

N'en disons pas davantage sur ce Milosz-là, celui des belles plaintes. Passons sans plus tarder aux poèmes de la maturité, au Milosz romantique qui est apparu si démodé à la plupart de ses contemporains, mais si troublant à quelques-uns, ou à ceux qui osèrent l'avouer.

Je privilégierais cette fois deux recueils, dont les dates de rédaction encadrent un événement fondamental dans la vie de Milosz : l'illumination qu'il a connue le 14 décembre 1914. Événement qui non seulement lui a permis de mettre au point sa « Métaphysique de la Relativité » (qu'il comparait tout le premier à la physique d'Einstein) et de se retrouver ainsi engagé dans un débat de foi avec lui-même et avec son temps ; mais événement qui a tout autant métamorphosé sa poésie, au point de suggérer à un incroyant que cette fameuse illumination a représenté dans un autre langage, ou qu'elle a formulé dans les termes de la religion, la découverte très intime — à la profondeur du rêve, voire de l'hallucination, au bord même de la folie — la rencontre d'un homme et de la nudité de sa vie. Une confrontation et un combat avec la vision qu'il eut de la beauté invisible des choses, avec le drame exaltant d'être né et de subir l'illusion du temps, avec la duplicité traîtresse et magique des mots, avec les forces aiguës de l'inconscient... Avec, plus que tout, les décisions qu'il faut prendre afin d'être digne de son destin et d'en faire humblement un exemple, afin d'arriver à s'exprimer